

MUSIQUE MODERNE

“ J'adore le jazz...”

**Voilà ce que nous dit M. André
Messager, le compositeur de tant
de belles œuvres françaises**

Ah ! le bel aveu ! le curieux aveu ! L'a-t-il laissé échapper par étourderie ou par boutade, le délicat, le *puriste* auteur de tant d'œuvres si françaises, d'opérettes avant tout mélodieuses ? André Messager a déclaré l'autre jour devant quelques amis : « J'adore le jazz, le jazz américain. »

Eh bien, non : le père de *Véronique* n'adore pas ce qu'il a brûlé, ne brûle pas ce qu'il a adoré. Il reste un admirateur passionné de Mozart, mais, ayant



M. ANDRÉ MESSAGER

« découvert », comme tout le monde, depuis la guerre, le genre « syncopated », il jette des cris de joie.

« Le jazz ! Je ne suis pas le seul musicien à l'aimer. Et comment un *musicien* ne l'aimerait-il pas ? Il nous a apporté des rythmes nouveaux, des harmonisations nouvelles, une instrumentation nouvelle, il a éveillé en nous des sensations nouvelles, bref, il a créé quelque chose de nouveau. Or, créer quelque chose de nouveau... hein ? »

Un geste de la main subtilise l'enthousiasme de cette fin de phrase.

Dans le petit salon crème et moire de la rue Jouffroy, André Messager va, vient, spirituel, animé, grand, sec, et de gris-clair vêtu : le plus jeune des artistes, malgré ses moustaches blanches. Sur un piano, la par-

tition ouverte du *Chevalier à la rose*, de Strauss.

« Voyons, reprend M. Messenger, en faisant une grosse voix fâchée, pourquoi se mettre des œillères ? On ne peut pas « refaire » indéfiniment du Franck, du Schumann, du Wagner ; l'orchestre ne peut pas être indéfiniment composé du quatuor, des cuivres et des bois, avec son invariable dosage de violons, de clarinettes et de trombones. L'orchestre beethovenien — lui-même — n'est pas définitif. Et la preuve, c'est qu'on a cherché bien souvent à s'en échapper : Berlioz, déjà ; Wagner, de son côté...

« Il est hors de doute que les Américains ont une façon nouvelle de manipuler la musique. Ça vaut qu'on y prenne garde. Je ne dis pas que c'est là toute la musique. Je dis que c'est une voie nouvelle pour la musique. Je dis que la musique ne pourra pas s'obstiner dans une seule et même voie, sinon elle mourra. Aussi, je me penche avec avidité, avec émotion, sur ce que font les jeunes. Ils sentent qu'il faut s'évader.

« Ils s'y efforcent — mais ne réussissent pas toujours. Car — attention ! — (ici un doigt impérieusement levé) je ne suis pas avec ceux qui professent que, pour avoir du génie, il faut être ignorant. J'exige le travail, d'abord : le savoir. Je hais l'impudence prétentieuse ! Et puis, il faut attendre un peu, que diable ! pour décrocher la gloire. Si l'on excepte Mozart, — car celui-là fut unique, unique en tout, — lequel de nos maîtres connut la célébrité à vingt-cinq ans ?

« Ah ! Si l'école française avait suivi les traditions de la musique du xvi^e siècle, et du xvii^e, et même du xviii^e, nous n'aurions jamais connu la rétrogradation qui a suivi. Entre nous, cher monsieur, Meyerbeer et Halévy ont été des malfaiteurs et nous avons eu un xix^e siècle déplorable.



« Et surtout, qu'on ne vienne pas me dire, parce que j'aime le jazz, que je n'adore pas le classique ! J'ai un culte pour Mozart, pour Beethoven, pour Wagner ; celui-ci, je l'ai mis à la scène, à l'Opéra et ailleurs, pendant vingt ans... »

Eclectisme. Critérium du vrai, du grand artiste. Le propre du génie est moins de créer des formules nouvelles que de refléter une époque. André Messenger, si nourri de musique ancienne, goûte avec délices la musique *actuelle*. Il n'est pas un fossile. Il est *jeune*.



Mon hôte se frappe soudain le front :

« Ah ! ça... Est-ce que vous croyez, peut-être, que le jazz n'est pas *de la musique* ?... Venez avec moi. »

Il m'entraîne dans un long couloir, au fond de l'appartement. Une pièce nue, que meublent une table, une chaise... et un gramophone. Le fils du compositeur est là.

Je désigne l'instrument d'un air interrogateur.

« C'est merveilleux, déclare M. Messenger, répondant à ma pensée. Sans cela, comment entendrions-nous les artistes morts ? Et le jazz lui-même ?... Car le vrai jazz, monsieur, sauf exception, *nous ne savons pas ce que c'est, en France*. Pour former un jazz, il ne suffit pas de réunir quelques musiciens, même de talent, qui soufflent dans des cuivres, tapent sur des boîtes à cigares et font beaucoup de bruit. Tenez, voici un vrai jazz, celui de Whitemann que nous allons bientôt entendre à Paris (je vous jure que, ce jour-là, je reviendrai exprès de la campagne !). Je vais vous faire jouer *Rhapsody in blue* (rhapsodie en bleu), de M. George Gershwin.

Le disque tourne, l'aiguille crisse et, soudain, la rhapsodie commence. Lignes nettes, brillantes, brusquement anguleuses, comme une belle pièce d'acier ; assises solides, comme le ciment armé ; rythme nerveux, précis, comme celui d'un moteur d'avion ; cascades cocasses du saxophone, comme le rire français d'après guerre, d'après la souffrance ; cabrioles de clowns, si bien réglées ; prouesses d'équilibristes — tout notre goût pour le music-hall. Et, tout à coup, une phrase large, pathétique, mélodieuse, qui vous coupe la respiration, vous cloue sur place, vous rappelle que vous avez aussi un cœur et une âme...

André Messenger me serre le bras et s'exclame, avec ardeur : « C'est épatant ! Vous entendez : *C'est épatant !* » — MAURICE MONTABRÉ.